

Article du 17 juillet 2008

Pampelune

John Hemingway est le neveu d'Ernest. Il est écrivain. Il parle espagnol. Il est à Pampelune pour la première fois. Il cherche les traces de son papé. On lui a fait visiter l'hôtel la Perla où son grand père a couché en 1923. Il s'est assis sur un fauteuil où il avait posé ses augustes et alors jeunes fesses. Il n'a pas pu visiter sa chambre « historique ». La 217. Elle n'était pas libre. Depuis les années 90 et jusqu'en 2040, s'il y arrive, elle est louée par le suédois Alf Tonnesson, qui espère bien y fêter ses 100 ans. Alf Tonnesson est éditeur, fondu d'Hemingway et de San Fermin, et il dort avec des boules Quies. A cause du boucan de la rue Estafeta. On a fait goûter à John Hemingway la nouvelle boisson de Pampelune : le kulumutxo. C'est un kalimotxo (vin + coca + glace) amélioré par le fameux cuisinier José Andrés. John Hemingway se la coule douce. Pas comme, mercredi, el Cid et Castella avec des toros de Fuente Ymbro soit faibles, soit avec du jus, soit se défendant à coups de tête soit les trois à la fois, c'est possible. Les Fuente Ymbro sans bravoure à la pique, mais avec du tempérament, ne veulent pas suivre la muleta, ils veulent l'attraper. Ils décrochent avant la fin de la passe, et boum « en avant Guingamp », ils balancent de violents coups de corne. El Cid coupe tout de même 1 oreille, assez magnanime, au noble *Organillero* qu'il aide à charger. Il le torée, mieux à droite qu'à gauche, à mi hauteur. *Ostrero* lui donne beaucoup de fil à retordre surtout sur le coté gauche où le Cid, crispé, ne parvient pas à dominer le désordre de ses attaques tumultueuses. Castella se centre courageusement devant *Gestor*. *Gestor* est brusque. Il a de l'allant. Castella l'attaque comme il convient, sans lui laisser le temps de réfléchir. Sa faena est solide. Elle mérite une oreille, mais Castella est catastrophique à l'estocade. Il s'en faut de quelques secondes pour que *Gestor* ne rentre vivant au toril. *Lanudo*, son second toro, gratte, saute dans la passes, joue des cornes. Castella croit le dominer à droite, il se relâche, paf. *Lanudo* le chope et lui donne un léger coup de corne dans les testicules. Castella le tue, mal, avant de partir à l'infirmerie. On lui coud 7 points de suture. On lui met de la glace. C'est pas pour boire le kulumutxo. Perera est très agaçant face à *Jopeo*. Il essaye de lui imposer sa faena standard. *Jopeo* n'en a rien à foutre. Il ne rentre pas dans le cadre et torchonne sa muleta. Les Fuente Ymbro n'avaient mercredi aucun respect pour la rectitude harmonieuse des formes. Le matin, ils avaient d'ailleurs cassé le nez qu'on imagine grec d'un coureur d'encierro itou hellène. *Pelicano* qui le matin avait plongé sa corne dans un fessier californien est le seul vraiment bravo à la pique. Perera baisse bien la main sur chaque passe, lui laisse la muleta sous les yeux pour l'empêcher de filer des cornades aux nuages et, à force de quiétude, le domine sur un minimum d'espace dans des séries conçues presque comme une seule passe. *Pelicano* est bravo et plus coopératif à droite qu'à gauche. C'est une démonstration puissante et structurée achevée par les inévitables manoletinás. Perera tue *Pelicano* d'une estocade entière et un chouia de coté. Pour sa cadence, son temple, sa précision, son fondu enchaîné, son efficacité, ça mérite largement 2 oreilles. Le président en frac n'en concède qu'une. Il prend deux broncas. Celle du public, celle le lendemain des critiques taurins. Tous ont bien vu une « grande faena de Perera »(Abc), « une leçon de bon toreo », « un travail d'une saveur profonde pour sa vérité et son classicisme »(Juan Posada dans la Razon) et un torero qui a « toréé merveilleusement »(del Moral). Bref, pour tous, Perera s'est fait volé comme au coin du bois par « un idiot en haut de forme. »(Abc). Jeudi matin, les toros de el Ventorillo courent l'encierro pour la première fois. Ils sont lourds comme des éléphants, deux pèsent quasiment 700 kilos, mais ils filent comme des gazelles. *Temeroso* a juste le temps de mettre sa corne dans la cuisse d'Ignacio Frias, un zigue de Valladolid. Commentaire post cathéter de l'encorné : « il m'a regardé comme s'il me disait : aujourd'hui, tu ne cours pas bien. » *Temeroso* est un chic type. Comme ses

congénères. Ils sont venus à Pampelune pour laisser leurs oreilles. Ils se décarcassent noblement pour des toreros en dessous de leur philanthropie. Ferrera, Juan Bautista, Salvador Cortes auraient du sortir des arènes en triomphe. Sous le soleil exactement, Ferrera torée exactement à l'esbroufe le généreux *Temeroso*. Juan Bautista est hors du coup. On dirait qu'il pense à autre chose. Seul Cortes, avec deux excellents toros, tente des trucs. Au moins il montre leur galop en les faisant venir de loin. Mais sa tauromachie est trop profilée et trop fruste. Il coupe l'organe de l'ouïe quand il pouvait sortir des arènes avec des oreilles plein les mains.

Le rappeur new yorkais Blu Kapon est venu à la san Fermin. Il a interprété son rap « Mikel fuck off ». Il y est question de san Fermin, de l'encierro et du Bronx que Blu Kapon dit préférer à Pampelune. Dimanche, les Miuras rappent : « Fuck the toreros ». Les Miuras sont impitoyables, énormes, durs, solides, en colère, mobiles avec un cou en accordéon. Ils savent en jouer et pas le petit vin blanc qu'on boit sous la tonnelle. Ils bastonnent. Sauf *Campo Hermoso*, le plus tempéré, un fameux Miura, ils installent la guerre et trouvent à qui parler : el Fundi, Padilla, Rafaelillo. Les deux miuras de el Fundi sont les plus irascibles. Ils ne passent pas et ils ne laissent rien passer. *Lagartijo*, 680 kilos, fait valdinguer el Fundi à l'estocade, une estocade magnifique de franchise, et l'envoie compter les grains de sable des arènes avec un coup de corne en haut de la cuisse. Padilla se bat comme il sait faire : ostensiblement, et en jouant beaucoup des jambes. Padilla est un cogneur expansif et rusé qui a rayé le mot euphémisme de son vocabulaire. Tout comme le soleil dont il est le héros et qui le lui hurle : « *illa, illa, Padilla maravilla* ». La merveille du sol tue *Interesado* d'une estocade formidable et grandiloquente. Ce qui lui vaut une oreille. Il en coupe une autre à *Campo Hermoso* qui aurait peut être mérité moins d'effusion et plus de calme. Mais bon, à la guerre comme à la guerre. Rafaelillo 1 et 1 oreille, est aussi tombé sur deux malabars sans pitié, le dernier surtout, bravo et sauvage. Dans ces combats de rue, il essaye, de face, bien croisé, la muleta plane et en avant, de les toréer selon la stricte observance et d'imposer ses bonnes manières. Il y réussit parfois tout en sautillant beaucoup. Rafaelillo à Pampelune est comme un preux chevalier égaré dans le Bronx. Il sort en triomphe avec Padilla. Entre le dimanche et le lundi de clôture, c'est le jour et la nuit. Ou plutôt le crépuscule. Les crépusculaires et ternes toros de Nunez del Cuvillo succèdent à la noire bestialité Miura. Seule la statistique retiendra qu'El Juli a coupé 1 oreille.

Jacques Durand